

Régis Menev

Passer Cerbère

Tragédie

AVERTISSEMENT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et / ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer.

Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

A la mémoire de mon père.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !

Racine

Régis MENEY 16 place de la Libération 21000 - Dijon

Téléphone : 03 80 30 68 40 et 06 76 58 48 43

regismeney@hotmail.com

Texte déposé. Agent : SACD

Passer Cerbère

Contexte

Ce drame se déroule le 26 septembre 1939 à Port Bou, petite ville espagnole proche de la frontière française. L'intrigue se noue autour de l'arrivée du philosophe Walter Benjamin suivie de sa mort énigmatique.

A la déclaration de guerre, en tant qu'Allemand résidant en France, Benjamin a connu les camps d'internement. Libéré, il lui faut s'évader d'une France qui est sous la botte de l'Allemagne hitlérienne.

Intellectuel juif et marxiste, Walter Benjamin figure sur la liste noire de la Gestapo. Il est en danger d'être torturé et tué après avoir été déporté en Allemagne vers les camps de la mort. S'il se présentait à un poste frontalier français pour quitter la France, il se verrait refoulé. Il serait alors inévitablement arrêté par les Allemands en vertu de l'article 19 de l'armistice qui a suivi la défaite.

Il n'existe qu'un chemin possible pour fuir la France devant l'avancée des nazis. Il faut passer par l'Espagne et atteindre Lisbonne, traverser l'océan Atlantique pour gagner l'Amérique. Afin d'éviter la douane française à Cerbère, il faut passer clandestinement par la montagne. A partir de Banyuls, un guide conduit de petits groupes de personnes en danger : Juifs, apatrides, antifascistes, socialistes, communistes, artistes, intellectuels. Ce passeur fait partie d'une filière d'évasion qui s'est organisée à Marseille à l'initiative d'Américains. L'organisation procure également aux fugitifs, au prix de maintes démarches bureaucratiques, les passeports et visas qu'il leur faudra présenter au poste frontière espagnol.

Walter Benjamin est vieux. Le cœur malade, il prend le risque d'affronter les sentiers pentus et rocaillieux des Pyrénées. De là-haut, il domine la Méditerranée et sa côte rocheuse. Nichée dans une crique, c'est Cerbère qu'il faut doubler et laisser en arrière.

Traînant une sacoche grosse d'un précieux manuscrit, Benjamin arrive épuisé à Port Bou, première ville espagnole après la frontière. Juif et

marxiste, le philosophe va entrer dans une Espagne où le fasciste Franco a récemment gagné la guerre civile avec l'aide de l'Italie de Mussolini et de l'Allemagne nazie.

Pétain serre la main d'Hitler le 24 septembre. Le ministre nazi Ribbentrop se concerte avec Franco. Du jour au lendemain, un visa de sortie est devenu obligatoire pour quitter la France. Sans ce document supplémentaire imprévu, le piège se referme sur Walter Benjamin. A la douane de Port Bou, le vieux philosophe traqué apprend qu'il sera 'raccompagné' à Cerbère le lendemain. Dans la nuit, il meurt dans sa chambre d'hôtel d'une façon restée mystérieuse.

Passer Cerbère

Distribution : 2 f. – 2 h.

Personnages

Matias : père de famille espagnol, entre quarantaine et soixantaine. Il est fonctionnaire des douanes au poste frontière de Port Bou.

Maria : la mère, entre quarantaine et soixantaine, femme au foyer.

José : fils jumeau, une vingtaine d'années. Il a été du côté nationaliste dans la récente guerre civile, comme son père.

Flavio : fils jumeau, une vingtaine d'années. Il a été du côté républicain dans la récente guerre civile.

Clara : jeune voisine, amie d'enfance des jumeaux, promise à Flavio. Elle travaille à l'hôtel de Port Bou où descendent les fugitifs, parmi lesquels Walter Benjamin.

Les deux frères ne sont jamais ensemble sur scène. Un même comédien peut tenir les deux rôles, assurant la ressemblance habituelle à des jumeaux.

L'action se déroule dans une maison de Port-Bou.

Le salon occupe la scène. Au mur, il y a le drapeau espagnol rouge et or, un grand crucifix, et une banderole qui dit : ¡ Arriba España !

Une fenêtre donne sur la ruelle. Sous l'escalier qui monte à l'étage, la porte de la cave.

Acte 1

Scène 1

Flavio

Après un silence, on entend soudain les bruits de la ville. C'est que la fenêtre s'est ouverte, poussée de l'extérieur.

Flavio se glisse précautionneusement par l'ouverture, prêt à ressortir s'il le faut. Il est habillé comme un chasseur. Il repousse la fenêtre, reprend son souffle, écoute les bruits de la maison.

Voix de Matias hors scène : Maria ? Où tu es Maria ?

Flavio disparaît dans la descente de cave située sous l'escalier du salon.

Noir

Scène 2

Seule dans le salon, Maria est occupée à plier nappes et serviettes. On frappe à la fenêtre.

Maria : C'est toi, Clara ? Ouvre, ne te gêne pas.

Clara (*Poussant la fenêtre depuis la ruelle, parlant fort*) : C'est moi, madame Ortega ! Je vais à l'épicerie ! Il vous faut quelque chose ?

Maria (*criant également*) : Oui, merci ! Viens Clara, je vais t'expliquer.

Clara (*Bas*) : Je peux ?

Maria : Oui, entre, dépêche-toi.

Clara entre par la porte au bout de quelques instants pendant lesquels Maria a hésité, semblé craindre quelque chose et prendre une décision. Maria fait la bise à Clara, avec un geste amical de la main.)

Maria tend à Clara le bout d'un drap que Clara l'aide à plier.

Maria : Merci, Clara.

Clara : Vous avez l'air fatiguée, Maria. Contrariée. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Maria : C'est Matias qui me fatigue. Il me saoule avec sa grosse voix et ses gros mots. Il ne décolère pas. Il me fait peur, en plus.

C'est à cause de son travail. Il dit qu'il y a de quoi se flinguer, à voir ce qui se passe à la frontière. C'est toute une racaille pas catholique qui

entre chez nous, d'après lui. Voilà le refrain que j'entends toute la sainte journée, ma pauvre Clara !

De voir entrer en Espagne tous ces 'romanichels du communisme', comme il dit, ça lui donne envie de vomir. Et je te fais grâce du vocabulaire.

Clara : J'imagine. Votre mari n'a pas sa langue dans sa poche, c'est connu.

Maria : Chut ! Le voilà.

Noir

Scène 3

Maria - Clara- Matias

Matias entre dans le salon.

Matias (à Clara, mécontent de la trouver là) : Tiens, tu es là, toi ?

Clara : Bonjour, monsieur Matias. Tout va bien, au bureau ?

Matias : Il y a de quoi s'arracher les cheveux, tu veux dire. Tu verrais ce qui se passe à la frontière ! On ne dirait pas qu'on sort d'une guerre.

Avec Franco, on se saigne pour nettoyer la patrie. On écrase les Rouges. Le généralissime nous rend notre Espagne authentique. Et voilà qu'on entre en Espagne comme dans un moulin ! Des bolcheviques, des socialistes, des communistes, des métèques, des youpins et encore des youpins. Combien d'espions, de saboteurs, de provocateurs, dans le tas ? La frontière est une passoire.

Tu sais ce qu'on dit. Qu'avec Franco, on a la sentinelle de l'Occident. Eh bien, l'Espagne a une sentinelle mais pas de concierge !

Matias va pour sortir.

Maria : Tu étais venu chercher quelque chose, Matias ?

Matias : Non, vérifier quelque chose. Je reviendrai.

(Matias s'en va.)

Noir

Scène 3

Clara - Maria

Clara : Monsieur Matias se fait du mal avec ces idées-là.

Maria : Plus que tu ne crois. Il répète qu'il ne comprend pas Madrid. 'Qu'est-ce qu'ils foutent, à Madrid ?' Tu sais comme il parle.

Tu veux savoir ce que je crains, Clara ? C'est qu'à force de l'entendre râler que la frontière est une passoire, ses chefs s'imaginent que Matias est contre le Gouvernement. Qu'il n'est pas un vrai Nationaliste.

Tu sais qu'on fusille encore ? Tous les jours !

Clara : Mais, Maria, votre mari a des amis à la Garde Civile, à la caserne, à la préfecture. Il est connu comme un nationaliste pur et dur.

Maria : C'est vrai. Mais son fils Flavio est un de ces Rouges qui n'ont pas déposé les armes. Il est dans la montagne. Et ça, tout le monde le sait.

Clara : Eh, oui ! Mais il y a José, son jumeau qui pense comme son père. Et José, on le voit en ville tous les jours.

Maria : En tout cas, je ne suis à bout. Matias ramène ses colères à la maison. Ça le met hors de lui, ce défilé de subversifs qu'il est obligé de laisser passer...

Clara : Il est bien obligé, de les laisser passer. S'ils sont en règle, c'est son devoir de douanier. Il n'y peut rien.

Maria : Justement, c'est parce qu'il n'y peut rien qu'il enrage. Du coup, tu sais ce qu'il a inventé ?

(Baissant la voix) Il dit qu'il faut en tuer un.

Clara : Pardon ?

Maria : Il dit qu'il faut en tuer un.

Pour que notre victoire soit totale et définitive, qu'il répète, il faut faire un malheur. Faire un malheur pour qu'on en parle dans le monde entier. Il dit qu'un massacre, ça va 'foutre une bonne trouille' à toute cette racaille intellectuelle dont l'Europe ne veut plus. Que tous ces fuyards comprennent qu'on est chez nous et qu'on ne veut pas d'eux chez nous.

'Il faut en tuer un, je vais faire un malheur !' C'est sa rengaine.

J'ai peur, Clara.

Clara : Monsieur Matias se fait du mal avec ces idées-là.

Maria : Ces fuyards, comme il les appelle, c'est justement ça qu'ils fuient, le malheur ! Ces pauvres gens, ils en ont du malheur, et plus souvent qu'à leur tour !

Clara : C'est sûr. A l'hôtel, il en est encore arrivé cet après-midi. Oh, ça m'a choquée. Dans le groupe, il y a un petit vieux, un petit gros qui m'a fait pitié. Il était dans un état ! Il a dû souffrir le martyr, dans la montagne. Epuisé, les mains écorchées, l'air tellement angoissé... Ça m'a fait de la peine. Il y avait trois ou quatre femmes après lui, qui s'inquiétaient de lui. Ça parlait allemand, mais elles avaient peur, ça se voyait. C'était comme si elles suppliaient le vieux monsieur de ne pas mourir tout de suite.

Maria : Et de ne pas mourir ici, en plus ! Tu imagines les complications que ça leur ferait, s'il mourait ici ? Elles n'ont pas besoin de ça, les pauvres. Elles n'ont pas envie de moisir en Espagne.

Et comment l'enterrer dans ce pays, ce vieux monsieur, s'il est juif ?

Clara : Dieu sait qu'on a eu notre lot de malheurs, nous aussi, depuis 36 ! Quand on voit la faim et les ruines que nous a laissées la guerre !

Maria : Comme si la Mort pouvait tout régler !

Clara : C'est à profiter de la vie, qu'il faut songer quand on sort d'une guerre !

Maria : Malheureusement, on est loin d'en être sortis dans la famille !

Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir deux fils qui s'en veulent à mort ? (*Elle se tourne vers le crucifix et se signe.*) Frères jumeaux et frères ennemis ! José chez les Nationaux et Flavio chez les Rouges. Avec des comptes à régler et prêts à s'entretuer.

Clara (*lui prenant la main*) : C'est sûr, c'est cruel, pour une mère.

Maria : Et pour toi qui es leur amie d'enfance ! Je me demande souvent : comment tu vis ça ?

Clara : Très mal. On était inséparables. Vous vous rappelez comme on jouait ensemble, tous les trois ? La chance qu'on avait d'être voisins !

Et les anniversaires que vous faisiez pour les jumeaux !

Maria : Et la fête pour tes fiançailles avec Flavio ! Mais ça, c'était avant.

Pour vous marier, Clara, pour avoir des enfants, je pourrais te dire et répéter qu'il suffit d'un peu de patience, que le temps arrange bien les choses. Mais tout tombe à l'eau.

Clara : Je n'ai plus d'illusions.

Maria : Je connais Matias. Jamais il ne pardonnera à un fils qui s'est battu chez les Rouges. Surtout que Flavio refuse de déposer les armes. Quelle sottise d'aller rejoindre un maquis ! Comme si on pouvait rejouer la guerre ! Ceux qui ont choisi d'émigrer, ils risquent moins de se faire massacrer. Parce que c'est ça, qui va arriver !

Clara : J'en ai bien peur. Mais pour eux, émigrer c'est désertter. Ce qui les révolte, c'est que les nationaux sont revanchards dans la victoire, qu'ils fusillent à tour de bras.

Maria : Quand tu le vois, il t'en parle de son fichu maquis ?

Clara : Il dit qu'on va avoir une guerre mondiale. Pour lui, c'est le pire moment pour déposer les armes. Parce que, quand le nazisme et le fascisme vont déferler sur l'Europe, les maquis seront déjà en place et organisés pour se battre. Pour la liberté et la justice, les maquis seront la seule force de résistance.

Maria : C'est un idéaliste, mon Flavio. José est moins pur.

Clara : Souvent, il me parle aussi de Guernica.

Maria : Guernica ? Matias dit que c'est une querelle entre Basques qui a incendié la ville.

Clara (Bas): Ça, c'est un mensonge de la propagande nationaliste. Franco a un culot monstrueux de raconter ça.

Maria : Mais tous ces morts, et la ville en ruines...

Clara : En fait, c'est les Allemands qui ont bombardé la ville. Flavio dit qu'à Guernica, Hitler et Franco ont montré ce qu'ils sont capables de faire ensemble. C'est le genre de crime de guerre que le fascisme fera encore si tout le monde dépose les armes.

Maria : Ç'aurait été tellement plus simple, si tu aimais José qui pense comme son père.

Clara : Maria !

Maria : Mais c'est ainsi. Tu t'es fiancée à Flavio...

Clara : Les gens me demandent comment j'ai fait pour choisir. Mais c'est Flavio. Et avec José, on est amis comme avant.

Maria : Notre Flavio, même s'il s'en sort vivant, jamais on ne l'aura en famille avec nous. Le mal est fait. Son père l'a déshérité, renié et maudit.

Clara : Est-ce que monsieur Matias pourrait oublier, à défaut de pardonner ?

Maria : N'y compte pas.

Evidemment, vous pouvez vous exiler en France et vous marier en secret. Mais jamais on n'aura la vie de famille dont on rêvait, ma pauvre Clara.

Clara : Partir de zéro, à l'étranger, avec des regrets pour bagage... C'est trop triste et ça fait peur. La politique a tout gâché. Les arrière-pensées tuent la confiance. Avant, on se faisait des farces, maintenant on se tend des pièges. On jouait à cache-cache, on fait des embuscades. Où est passée notre enfance ?

Maria (*Prenant dans ses mains la main de Clara qui pleure doucement.*) : On t'aurait tellement voulue dans la famille, Clara, tu le sais !

(*Parlant fort*) Oh, j'oubliais ! J'ai affaire en cuisine. J'en aurai bien pour cinq minutes. Excuse-moi. Fais comme chez toi.

(*Maria sort.*)

Noir

Scène 4

Matias - Clara

Clara s'assure qu'elle est seule, qu'il n'y a personne alentour. Elle s'apprête à envoyer un signal convenu en frappant sur la porte de la cave quand Matias entre à l'improviste. Elle sursaute.

Matias : T'es encore, là, toi ?

Clara : Mais, monsieur Matias... Qu'est-ce que je fais de mal ?

Matias : Pourquoi revenir chez moi, si tu ne viens pas pour José ? Voilà ce que tu fais de mal.

Clara : Je l'aime bien, José...

Matias : Mais tu es folle de Flavio, un traître, un bandit, un criminel !

Clara : Si je peux me permettre, monsieur Matias, on ne parle pas comme ça de son fils.

Matias : Il n'est plus mon fils. Je l'ai maudit. Un fils à moi ? Qui s'est mis avec les Rouges ? Les Rouges qui incendiaient les églises, tuaient les curés, pillaient les monastères, déterraient les bonnes sœurs ?

Clara : Je suis certaine, monsieur Matias, que Flavio n'a rien à voir avec ces toutes horreurs.

Matias : Pft ! Qu'en sais-tu ? Il n'était pas chez les Rouges, peut-être !

Clara : Certes. Mais je serais la fiancée d'un monstre ? On est amis d'enfance. On se connaît par cœur et je le sais étranger à tout ça.

Matias : Avec ton intuition féminine, tu défends l'indéfendable. Seulement, les faits sont là !

Clara : Il y a des pages qu'il vaut mieux tourner, passer à autre chose.

Matias : Peut-être. En attendant, il y a des comptes à régler.

Clara : Soyez généreux, monsieur Matias ! Laissez l'esprit de famille l'emporter. Pourquoi gâcher l'avenir avec des haines qui ont empoisonné le passé ?

Matias : Tu me fais la morale, à présent ?

Clara : En bon catholique, songez au pardon, monsieur Matias.

(Tournée vers le crucifix, elle se signe.)

Matias : Cesse de m'appeler 'monsieur Matias'. Tu n'as plus huit ans.

Clara : Comment je peux vous appeler ?

Matias : On t'aimait bien, Clara. On t'a connue toute petite, on t'a vue grandir. Mais ça n'est plus la peine de revenir ici. On ne te recevra pas. compris ? Je considère que tes fiançailles sont rompues. J'aime mieux être un salaud qu'un nigaud. Je t'aurais accueillie comme ma fille dans la famille, mais tu es têtue comme une bourrique, avec ton Flavio.

Clara : Si je peux l'aimer, vous pouvez pardonner. La guerre est finie.

Matias : La guerre est finie ? Alors qu'est-ce qu'il fout dans ses montagnes, dans son maquis à la con, avec sa bande de terroristes ?

D'ailleurs, la guerre n'est pas finie. Elle continue autrement. On est infiltrés de partout, s'agit d'être vigilants.

(*S'échauffant*) La guerre, je la fais à la frontière, moi. Contre la peste rouge. Une guérilla psychologique, tu vas voir. A quoi bon une frontière, si c'est une passoire ?

Bon, ça suffit. Je ne te retiens pas... (*Il la congédie d'un geste brutal.*) Inutile de revenir ici, sauf si c'est pour épouser José. Et là, tu pourras m'appeler Beau-Père. Ou bien Matias, Matias tout court.

(*Clara s'éloigne. Il la rappelle.*)

Clara, attends ! Attends ! Quoi de neuf à l'hôtel ? Toujours à recevoir les évadés du ghetto ? Il n'est pas regardant sur la clientèle, ton patron. Ses petites affaires pourraient bien se terminer un jour.

Clara : Vous ne souhaitez pas que je perde mon emploi, quand même ?

Matias : Qu'est-ce ça peut faire ? Tu es tranquille, si tu épouses mon José.

Ecoute, dis-moi. Tu l'as vu débarquer à l'hôtel, ce youpin qu'on va refouler demain ? Un certain... Benjamin Walter ou Walter Benjamin. Un petit gros qui souffle comme un phoque, avec des lunettes métalliques en cul de bouteille ? Un bigleux, bancal. On dirait un prof, avec sa précieuse sacoche.

Clara : Oui, je l'ai vu, et ça m'a fait de la peine. Qu'est-ce qu'il va devenir ?

Matias : Une sacoche bourrée de documents. Et, crois-moi, il s'y cramponne à la sacoche ! Tu imagines le mal que ça peut faire, ses documents !

Clara : Qu'est-ce qu'il va devenir ?

Matias : Tu es trop sensible, Clara. C'est idiot. Ce qu'il va devenir, tu l'apprendras demain.

Clara : Il m'a paru au bout du rouleau, le pauvre.

Matias : Parfait. Puisqu'il faut en zigouiller un, autant celui-là. Il nous faut un mort, et vite, pour empêcher ces salauds de venir nous planter un poignard dans le dos. Parce que c'est leur cinquième colonne qui entre chez nous, mets-toi bien ça dans la tête. C'est une mort pour en épargner dix mille. On a purgé l'Espagne de la peste rouge, c'est pas pour les laisser recommencer.

'En tuer un au hasard, pour l'exemple', je me disais. Mais c'est idiot de choisir au hasard. Il vaut mille fois mieux chercher quelqu'un d'important. Que ça fasse du bruit.

Répond-moi franchement, Clara, avant de partir. Il t'a fait l'impression d'être célèbre, ce vieux-là ? Tu penses que ça peut être quelqu'un d'important ?

Clara : Je ne sais pas. On s'affairait beaucoup autour de lui, comme s'il allait se casser en morceaux. On l'a mis dans la chambre jaune, au numéro 4.

Clara s'en veut immédiatement d'avoir donné cette information.

Matias : Bon, je ne te retiens pas. Tu m'as compris, hein ? Inutile de revenir ici, sauf pour épouser José et tracer un trait sur son renégat de jumeau !

(A ces mots, Clara ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil à la porte de la cave. De la main, Matias désigne le sous-sol.)

Il est là, en bas, je parie ! Hein ? Je m'en doutais.

Clara bondit pour s'interposer entre Matias et la porte de la cave.

Matias : Dégage ! *(Levant la main sur elle.)*: Mêle-toi de tes affaires !

(Il donne un tour de clé à la porte de la cave, emprisonnant Flavio.)

Clara : Non, je ne peux pas vous laisser faire ça. *(Elle tente de s'approcher de la clé.)*

Matias *(Repoussant Clara)* : C'est fait !

Je le tuerai, parce que c'est le devoir d'un patriote. Mais pas dans ma maison. Disparais !

Il lui indique grossièrement la porte. Clara sort.

Maria ? Maria ! Appelle José. J'ai une idée. Dis-lui de venir.

Noir

Scène 5

Matias - José

Quand José entre, ils échangent un salut franquiste, bras droits tendus, à la manière des fascistes.

Matias et José : Pour l'Espagne ! Unie ! Grande ! Forte !

José : Bonjour, père. Vous voilà déjà à la maison, aujourd'hui ?

Matias : Oui, j'avais affaire ici. Je me doutais de quelque chose, et je ne me trompais pas. Devine qui est en bas. (*Il indique la cave.*)

José : Lui ?

Matias : Exact ! Ton jumeau est là.

José : Le salaud ! Le culot ! Et toujours après Clara, bien sûr ?

Matias : Toujours.

José : Vous l'avez enfermé ?

Matias : Pris au piège. Il nous provoque. Il est temps que ça cesse.

José : On va le liquider ?

Matias : Il faudra qu'il meure, mais pas dans ma maison. Il y a mieux à faire pour l'instant. J'ai une idée. Tu vas voir, tu vas te régaler.

José : Je ne demande qu'à me distinguer... Merci, père, d'avoir pensé à moi.

Matias : Ecoute bien. L'idée, c'est d'aller voir ce qui se passe dans le maquis de ton frère.

José : Qui c'est qui va y aller ?

Matias : Mais toi ! On a besoin de savoir ce qu'ils complotent, là-haut. On a gagné la guerre, mais cette bande de salauds nous bousille la paix. A quoi ça ressemble, une victoire, si elle n'est pas totale et définitive ?

José : Mais... Père... Comment je vais faire ?

(*Matias songe à attirer José loin de la porte de la cave.*)

Matias : Tu vas dans la montagne et tu prends sa place, par le fait. Pour ça, tu vas mettre des habits à lui, que tu trouveras dans sa chambre. Prends aussi un livre ou deux. Ton paquet sous le bras, tu es José et tu sors de la ville tranquillement. Mais arrivé au petit bois de la Parellada, sur l'adret d'En Robert... Tu te rappelles ? Je t'y emmenais chasser avant la guerre. Au petit bois, tu deviens Flavio parce que tu t'habilles comme lui. Avec sa veste et son bonnet que tout le monde connaît. Une fois là-haut, tu cherches son maquis. Tu tomberas sur leurs sentinelles, forcément.

Ton jumeau, pendant ce temps-là, je le garde au frais.

José : Mais, père... Les sentinelles, elles vont me demander le mot de passe ?

Matias : Et alors ? Tu leur joues la comédie. 'Ça va pas, les copains ? Vous me reconnaissez pas ? Flavio ! Ah, ben bravo, c'est sympa !'

José : Ça risque de ne pas être pas si simple.

Matias : Je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué. Vous avez la même carrure, la même silhouette, les mêmes yeux, la même voix. Allez, file !

José : Mais père...

Matias : Tu t'approches, tu observes, tu comptes, tu notes. Leurs feux de camp, leurs abris, leurs armes et munitions. A quelle source ils prennent leur eau, dans quel torrent ils vont se laver. Combien ils sont. dans quel état. Tu causes de la pluie et du beau temps, histoire de les faire parler. Après, tu descends me rapporter des noms et des signalements.

José : Père, je vous demande pardon, mais...

Matias : Quoi ? Tu n'es pas ravi ? Tu ne saisis pas la chance que je t'offre là ? Et ça parle de se distinguer !

José : Père, vous m'en voulez de n'avoir pas su mourir à la guerre pour l'Espagne, je le sais. Mais les Rouges, je les ai combattu en soldat. Je ne suis pas un espion.

Matias : Tu ne vas pas là-haut en espion. Tu y vas en éclaireur. Parce qu'il est temps que ça s'arrête, cette histoire de maquis. Qu'on leur donne l'assaut ou qu'on leur tende une embuscade, tes renseignements seront irremplaçables. Grâce à toi, on va faire un carton.

José : Il faut m'excuser, père, mais je m'étonne de votre proposition.

Matias : Mais ça n'est pas une proposition, Monsieur mon fils. C'est un ordre.

José : Vous ne m'avez pas élevé comme ça. Un espion, pour moi, c'est un traître. Oh, je n'ai pas été un héros ! Ni dans les tranchées, ni à Saragosse, ni à Teruel. Mais un traître, jamais. Je ne vais pas me déguiser pour me déshonorer alors que la guerre est finie.

Matias : La guerre n'est pas finie !

José : Si elle n'est pas finie, pourquoi s'étonner que Flavio est au maquis ?

Matias : Tu as été un bon nationaliste, jusque là. En prenant la place de ton jumeau, c'est un coup fatal que tu peux porter à l'anti-Espagne.

José : Mais, père ! Il y a des façons plus nobles de mourir que la balle dans la nuque qu'on réserve aux espions.

Matias : Tu es bien conscient que si tu n'es pas avec nous, tu es contre nous ?

José : Père, au nom même des principes que vous m'avez enseignés...

Matias (*levant la main sur José, il l'interrompt*) : C'est ton dernier mot ?

José fait 'Oui !' de la tête.

Matias (*Rugissant*) : Putain de Madone ! C'est ça, mes fils ? Pas un qui vaille ! Pas un qui soit un homme ! Qu'est-ce qu'il y a de pourri dans mon sang, bordel de Dieu, pour n'engendrer qu'un traître et un lâche ?

Il sort en frappant la table, en claquant la porte.

Noir

Scène 6

Clara - José

José est resté au salon. Clara entre, sur ses gardes.

Clara : Pourquoi tout ce bruit ? Tu as l'air tout chose. C'est toi qui cries comme ça ?

José : Non, c'est le père.

Clara : Je ne l'ai jamais vu nerveux comme en ce moment. Il m'a pratiquement fichue dehors.

(Il y a une gêne entre eux, l'amitié étant devenue incertaine.)

José : Excuse moi, Clara, mais je dois te dire que tu n'es pas prudente. Tu nous fais courir des risques. Tu sais ce qu'on raconte en ville ?

Clara : S'il fallait écouter les racontars...

José : Le bruit court déjà que Flavio ne se s'est pas enfui en France comme on l'a dit. Que loin d'être à Perpignan ou à Toulouse, il serait ici, dans la montagne, dans un de ces maquis qui traînent encore. Des chasseurs et des contrebandiers disent l'avoir aperçu.

On dit aussi qu'il vient à la maison, à la tombée de la nuit ou au petit matin. Pour se ravitailler. Tu te rends compte ?

Clara (*Gênée*) : Les gens bavardent...

José : Non, ils savent ! Et ça va être à nous, la famille, de démontrer qu'on ne protège pas un Rouge qui a brûlé des églises, violé des bonnes sœurs et massacrés des curés !

Clara : Ce sont des ragots, qu'est-ce qu'on y peut ?

José : Tu refuses de comprendre. Le père, ça le met en porte-à-faux, à la douane. Il y en a qui vont dire : 'S'il cache un Rouge dans sa maison, Dieu sait combien il en laisse passer à la frontière !'

Clara : Et c'est ça qui le met en fureur ? Tout le monde connaît ton père comme un nationaliste pur et dur.

José : On dira que c'est une façade, qu'il fait semblant pour égarer les soupçons. On dira : 'Ils sont malins, les Rouges. Avoir un des leurs au bureau de douane, pour leurs évasions discrètes, ça vaut de l'or !'

Clara : Les gens passent par la montagne, José. Avec une rumeur, tu nous fabriques un roman.

José : Et ça, c'est du roman ? (*Il tire de sa poche un billet anonyme.*) Non, rien qu'un dessin ! Mais il en dit plus long qu'un discours. Regarde, tout y est : le poignard, la croix et le cercueil. C'était dans la boîte aux lettres ce matin.

Clara : Ça veut dire qu'il y a un corbeau dans le voisinage. C'est le même qui alimente les ragots.

José (*Furieux*): Toi et tes ragots ! Avec Flavio là, en bas ! Oui ! Dans la cave !

Clara : Quoi ? Comment tu sais ça ?

José : Vous êtes des inconscients, tous les deux. Vous nous mettez tous en danger. Tu sais qu'on fusille encore ? Tous les jours !

Ton histoire avec Flavio, elle doit cesser. Crois-moi, elle ne t'arrange pas !

(*Soudain radouci, tendrement* :) Laisse-le tomber, Clara. Compare la vie que tu aurais avec lui, et celle que tu auras avec moi.

Clara : Mais, José, je l'aime ! Moi, le trahir ? Je ne suis pas comme ça.

José : Ça te flatte, hein ? de le savoir dans sa montagne, à jouer au petit soldat. Ah, c'est sûr que c'est grandiose de prendre le maquis !

Clara : En tout cas, il n'abandonne pas sa lutte, tu pourrais au moins respecter ça.

José : Ce que tu prends pour du courage, c'est une obstination ridicule. Son maquis n'a aucune chance d'aboutir.

Je les imagine dans leur foutu maquis, Des Rouges et des Noirs ensemble ! Ils sont juste bons à s'étriper, on les connaît !

Et comme soldat, ton Flavio ? Zéro ! Un anarchiste, ça s'imagine qu'on peut faire la guerre sans discipline. Déjà, gamin, il ne supportait aucune contrainte. Tu te rappelles les histoires qu'il faisait au moment d'aller à l'école ? C'est qu'il y avait un maître, à l'école. Et de la discipline, et des horaires ! Il me faisait honte, quand il était comme ça. Avec lui, le prof s'arrachait les cheveux. En classe, il ne tenait pas en place, tu te rappelles ?

Les anarchistes, je les ai vus, à Barcelone. Quand ils ont compris qu'ils auraient intérêt à structurer leur milice, à se donner des chefs, des chefs qui donnent des ordres et qu'il faut saluer, ils n'ont pas supporté. C'est en masse qu'ils ont déserté. Ils se sont dispersés comme une volée de moineaux !

Les communistes, c'est le contraire. Si un ordre arrive de Moscou, ils savent ce que 'discipline' veut dire. Quand il fallait liquider un camarade trop gauchiste, crois-moi, ils savaient obéir.

Tiens ! Le pacte Germano-soviétique, l'an dernier. Les Russes devenus copains avec Hitler ! Quand Staline leur fait avaler des coulevres, ils arrivent à se convaincre que c'est bon !

Heureusement qu'il y avait ton Flavio et ses anarchistes pour foutre le bordel chez les Républicains. Parce que sans ça, nous les Nationaux, jamais on n'aurait gagné la guerre ! Merci mon jumeau !

Clara : Arrête ! Flavio, c'est un garçon fidèle à ses engagements. Je n'aime pas que tu dises mal de ton frère sous prétexte qu'il va m'épouser.

José : Quand ? Quand il aura reconquis l'Espagne à lui tout seul ?

Clara : Ne sois pas ironique. Je vais te croire jaloux.

José (*explosant*) : Eh bien, oui, je suis jaloux ! Jaloux à mort ! Jaloux de la vie qu'il me vole avec la fille que j'aime depuis toujours.

Je devrais avoir honte ? (*Soudain radouci*) Laisse-le tomber, petite Clara. (*Il tente de lui prendre la main, qu'elle éloigne.*)

C'est une vie de romanichels qu'il te propose. Une vie de déracinés. Par contre, d'ici un an, on peut être en famille, toi et moi. Tu n'as qu'un mot à dire. On aura un enfant, un petit garçon, peut-être. Le premier.

Clara : Arrête !

(*Elle pleure en silence. José est tenté de la consoler, de la caresser.*)

José : A toi de voir. Je te laisse. (*Il va pour sortir, revient.*) Je sais parfaitement ce que tu vas faire, mais je te laisse. Parce que je sais qu'un jour enfin tu comprendras. (*Il sort.*)

Noir

Scène 7

Clara - Flavio

En s'assurant qu'il n'y a personne alentour, Clara va à la porte de la cave et tourne la clé. Elle s'en écarte, vérifie à nouveau qu'elle est seule et retourne frapper à la porte de la cave selon un signal convenu.

La porte s'entrouvre progressivement. Flavio passe prudemment la tête et regarde alentour. Clara lui fait signe que la voie est libre. Elle se sèche les yeux. Il entre au salon. Ils s'enlacent.

Clara : Ça va, mon Flavio ? Pas trop choqué d'être mis au cachot par son papa ?

Flavio : Non, parce que j'en suis libéré par une jolie fille.

(*Il prend Clara dans ses bras et la couvre de baisers.*)

Clara : Je t'ai manqué au maquis ?

Flavio : Quelle question !

(*Ils s'embrassent et se caressent.*)

Clara : Tu as fait ta prière, dans la nuit du caveau ?

Flavio : Tu crois que mes espoirs (*Désignant le crucifix au mur*), je les mets pas dans l'arbre sec ?

Clara : Mais moi, mes espoirs ? Est-ce que je peux en avoir ? Flavio, ça ne peut plus durer. Je désespère d'être un jour avec toi.

Flavio : Mieux vaut se faire désirer que lasser.

Clara : Tu n'es pas drôle.

Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Flavio : Est-ce qu'on demande au pèlerin pourquoi il boit à la fontaine ?

Clara (*coquine*): Patience...

Flavio : C'était quoi l'ambiance, au niveau du sol ?

Clara : Ton père était avec José.

Flavio : J'ai entendu.

Clara : Ça s'est terminé par des cris et des grincements de dents.

Flavio : A la fin, il a hurlé. Tu as su pourquoi ?

Clara : Ton père est à cran, en ce moment.

Flavio : Je croyais qu'elle promettait le bonheur, la victoire de Franco !

Clara : C'est à cause de ce qu'il voit au bureau. Que tous ces Juifs et communistes puissent entrer en Espagne, ça le met en rage. Pour lui, c'est la Cinquième Colonne des francs-maçons et des marxistes athées.

La croisade patriotique et religieuse de Franco, ton père va la faire à lui tout seul.

Flavio : Qu'est-ce que ça veut dire ?

Clara : Je te dirai.

Flavio, ça ne peut plus durer. On met ta famille en danger avec nos rendez-vous. Et moi, je ne tiens plus. Il est temps de choisir, Flavio, entre moi et la lutte armée !

Flavio : Toi aussi, tu désapprouves notre combat ?

Clara : Tu as pensé à moi quand ils vous auront massacrés ?

Flavio : Tu crois qu'on vit dans les bois par plaisir ?

Clara : Ne me fais pas regretter de t'aimer, Flavio. Bientôt, le souvenir de notre camaraderie perdue me sera plus doux que cet amour impossible.

Flavio : Mais il existe, il n'a rien d'impossible !

(Il lui tend une fleur de la montagne qu'il a cueillie à son intention. Elle pleure.)

Clara : J'ai bien peur que jamais on ne réussira à se marier. Jusqu'à quand tu comptes rester au maquis, Flavio ?

Oh, je te demande ça, mais à quoi bon ? De toute façon, ton père n'espère te voir que mort. Jamais tu ne seras pardonné.

Flavio : C'est grave ? Tu crois que je vais courir après le pardon d'un fasciste ?

Clara : Mais Flavio... Pas de vie de famille. Toute la vie, on restera des exclus, des bannis. Quelles racines on aura, en France ?

Flavio : Même la France risque de devenir dangereuse pour nous, avec la guerre mondiale qui se profile à l'horizon.

Je pense au Mexique. Ça te dirait qu'on aille s'installer au Mexique ?

Clara : Non, Flavio. Je ne pourrais pas vivre si loin des miens. Et on voulait des enfants, tu as oublié ?

Flavio : Tu es en colère ? Tu m'en veux ?

Clara : Bien sûr que non. Ou plutôt, si ! Quand je pense comme ce serait plus simple si tu étais dans l'autre camp !

Flavio : Tu as vu mon jumeau ! Quelle plaie d'avoir un jumeau ! Et toujours sous tes yeux. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Il t'a fait des promesses ?

Clara : Non... Non...

Flavio : 'Qui va à la chasse perd sa place' ? Hein ? C'est ça ?

Clara : Tu es bête.

Flavio : Qu'est-ce qu'il a fait miroiter à ma fiancée, ce salaud, dans mon dos ?

Clara : Rien, rien...

Flavio : Tu l'as écouté !

Clara : Comme ça...

Flavio : Comme ça ? Qu'est-ce que ça veut dire, comme ça ?

Clara : Il dit que tu t'entêtes, avec ton maquis. Et ça n'est pas complètement faux.

Flavio : Tu ne m'aimes plus !

Clara : Est-ce que je serais ici, si je ne t'aimais plus ?

Flavio : Tu ne m'aimes pas comme avant. Promets, jure-moi que ce n'est pas vrai. Jure, ou je disparais à jamais !

Clara : Eh, bien, c'est ça. Puisque je ne compte pas, va te faire oublier pour de bon ! Va en France, ça n'est pas si loin ! Déjà que tu es dans la montagne, c'est à côté !

On entend soudain du bruit dans la maison.

Flavio : Tu as entendu ?

Clara : Quelqu'un vient. Sauve-toi ! Adieu !

Tandis qu'il enfile son bonnet et sa veste de chasseur. Il va pour sortir par la fenêtre, mais revient un instant.

Ah, il faut que tu saches ce que le père a inventé. J'ai entendu qu'il envoyait José espionner le maquis.

Clara : Comment ça ?

Flavio : Que José se fasse passer pour moi. Qu'il aille là-haut déguisé en Flavio. Ça peut servir à ça, un jumeau. L'idée, c'était de se renseigner sur le maquis pour mieux le liquider.

Heureusement, José s'est dégonflé. C'est pour ça que le père a gueulé. Sinon, l'armée nous tombait dessus. Ils auraient fait un massacre et alors... devine qui on aurait accusé d'avoir vendu ses camarades !

Faut que je file. José peut changer d'avis. Comme je le connais, il doit s'en vouloir, de s'être dégonflé. Il faut que je sois là-haut avant lui. Si je n'ai pas le temps de lui mettre une balle dans la tête, c'est les camarades qui m'en mettront une à moi, en voyant un Flavio en trop !

Adieu !

(Il donne à Clara un baiser rapide et se sauve par la fenêtre. Clara sort, emportant la fleur de la montagne.)

Noir

Acte 2
Scène 1

Matias - Maria

Matias : Nous n'avons plus de fils, Maria. Pas un pour racheter l'autre !
Quel bilan !

Maria : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Matias : Ah, ils ne sont pas jumeaux pour rien. Tu m'en as fait deux d'un coup, hein ? ma vieille, pour être bien sûre que j'aie et un traître et un lâche !

Mais, bordel de merde ! Comment je peux avoir quelque chose d'aussi pourri dans mon sang ?

Maria : Je suppose que ça vient de mon côté.

Matias : Ah, sans ça, tu serais peut-être moins complice.

Maria (*Outrée*): Complice ? Tout de suite les grands mots. Parce que je refuse de sacrifier mon fils à tes obsessions, je serais complice ? Mais que vaut ton Espagne, si la famille est en morceaux ? Complice de mes fils ? Et pourquoi pas ? Plutôt deux fois qu'une, crois-moi, si c'était possible.

Matias : C'est bien les femmes, ça. Tout dans le sentiment. Le sentiment altère le jugement. Ce que tu appelles mes obsessions, c'est du patriotisme, tout simplement.

A quoi bon une frontière, si c'est une passoire ?

Maria : Mais ça n'a rien d'une passoire. La preuve : tu m'as dit toi-même que vous alliez refouler le vieux Juif !

Matias : Tu parles ! On va en refouler un pour en laisser passer cinq cents ! Pétain a reçu Hitler et Ribbentrop a rencontré Franco, tu as entendu ? Et alors ? Comme si ça allait changer quelque chose !

Maria : Réfléchis. S'il est célèbre, ce petit vieux, ça va se savoir à l'étranger, qu'on se fait refouler à l'entrée en Espagne. Il n'en viendra plus. C'est ça que tu veux, non ?

Matias : Ça ne suffira jamais. Nous, on a un idéal. Mais il est rendu nul par les traités internationaux. Si tu savais, ils ont toutes les combines pour entrer ! Il leur faut des visas ? Oh, ils en ont, des visas ! Mais des visas tchécoslovaques, des cubains, des chinois, des siamois... Et les passeports ? Bidon, à coup sûr. Ils ont des faussaires, des passeurs, des

relais, des saboteurs ! C'est leur cinquième colonne, Maria. C'est comme ça que ça s'appelle.

Maria : Non, tu exagères. Tout ce qu'ils veulent, c'est traverser l'Espagne, la tête basse, et aller au Portugal prendre le bateau pour l'Amérique.

Matias : Je sais. Je sais aussi que là-bas ils vont être comme des coqs en pâte. Les Américains vont être aux petits soins pour eux, pourvu qu'il se déchaînent contre nous dans les journaux, qu'ils discréditent Franco aux yeux du monde entier, qu'ils nous éclaboussent de leur propagande anti-espagnole.

En plus, tu peux être sûre que dans le tas, il y en a qui vont rester chez nous. Ils vont être au milieu de nous, à infecter les esprits avec leurs doctrines absurdes. Non ! Il faut faire un malheur. Pour l'exemple.

Maria : Je sais, Matias, tu me l'as dit cent fois.

Matias : Mais, merde ! On n'a rien dans le sac si on laisse faire ! Tiens, tu sais qu'il y a un agent de la Gestapo, à l'hôtel ? C'est un Tchèque qui travaille pour les Allemands. Tu devines pourquoi ?

Maria : Non. Qu'est-ce qu'il veut ?

Matias : Il s'intéresse de près à tous ces fuyards qui nous arrivent de France par la montagne. Quand il voit débarquer un intellectuel, écrivain ou journaliste, il engage la conversation. Le type l'écoute, parce qu'il est communiste ou à peu près. Sinon il ne serait pas là !

Alors, en se faisant passer pour un agent soviétique, le Tchèque lui promet de l'or pour qu'il monte un journal anti-fasciste. Arrivé à l'étranger, le type s'installe, il monte son journal anti-fasciste avec l'or de Moscou. Sauf que c'est l'or de Berlin. Après, les Allemands n'ont qu'à récupérer les noms et adresses des abonnés pour massacrer tout le réseau.

Maria : Bon, ça devrait te convenir, ça.

Matias : Pas tant que ça. Parce que le Tchèque de la Gestapo, il a intérêt à ce qu'il y ait du passage. Il se fout pas mal que l'Espagne soit pourrie.

Non ! C'est tout réfléchi. Arrêter cette invasion, c'est le travail d'un vrai patriote. Il n'y a pas trente six solutions. Il faut faire un malheur pour l'exemple. Quelque chose de retentissant, sur quelqu'un de célèbre.

Maria : Tu te répètes.

Matias : C'est que je suis pressé. (*Regardant sa montre*) Il n'y a pas de temps à perdre. Le vieux Juif qui vient d'arriver à l'hôtel, c'est demain à 8 heures qu'on va le chercher pour le réexpédier à Cerbère. Et là, il sera trop tard.

Maria : Que tu veuilles la grandeur de l'Espagne, Matias, je t'approuve. Mais de cette façon-là, tu n'es pas meilleur catholique qu'un Juif ou qu'un communiste.

Matias : C'est une mort pour en éviter cent mille !

Maria : Ne crie pas. Tu me l'as dit cent fois.

Pourquoi ajouter du malheur au malheur ? Je n'arrête pas de penser à tous ces prêtres qui ont été assassinés pendant la guerre !

Matias : Justement ! Par les Rouges.

Maria : Ils ont connu le martyr, ces hommes de Dieu. Comme le doux Jésus qui nous voit de là-haut.

(*Elle se signe et amorce une génuflexion vers le crucifix.*)

On devrait plutôt veiller à faire le Bien. Et faire pénitence ! Ce serait rendre hommage aux prêtres assassinés. On leur doit bien ça.

Matias : Evidemment, qu'il faut rendre hommage aux prêtres assassinés ! Parce qu'ils crient vengeance, les prêtres assassinés !

Maria : Mais pourquoi une mort de plus ? Tu ne trouves pas que la guerre civile a fait assez de dégâts ? Comme si la mort allait tout régler !

Matias : C'est une affaire d'homme, ma vieille. Je vais me passer de ton avis.

Il ouvre le tiroir d'un meuble et en tire son pistolet. Il l'examine, le charge et l'empoche. Quand il va pour sortir, Maria le rappelle.

Maria : Non, Matias, pas toi ! Ça ne mène à rien.

Matias : Quoi ?

Maria : Commande plutôt à Flavio d'aller tuer le vieux Juif.

Matias : A Flavio ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? Pourquoi Flavio ?

Maria : Pour qu'il t'obéisse.

Matias : Quoi ?

Maria : Qu'il se rachète, que tu puisses lui pardonner.

Matias : Mais... C'est une idée, ça.

Maria : Comme ça, il revient parmi nous.

Matias : C'est une idée, ça.

Maria : Clara lui indique la chambre du vieillard, il va à l'hôtel et il le liquide discrètement.

Matias : Discrètement ? Et pourquoi discrètement ? Surtout pas. Si tu veux qu'il revienne parmi nous, il faut que toute la ville sache qu'il a zigouillé le vieux Juif. En liquidant un Rouge, il donne la preuve qu'il a rompu avec les Rouges.

Maria : C'est ça ! On fait d'une pierre deux coups. Il peut revenir en ville. Mais remettre les pieds au maquis, fini !

L'ennui... c'est qu'un meurtre, ça entraîne des complications, un meurtre !

Matias : Pas un meurtre, un assassinat. Les complications, je m'en occupe. On étouffera l'affaire avec la préfecture.

Quoique ce serait dommage d'éviter un procès. Un procès qui fasse du bruit... Un acquittement, ça aura de la gueule.

J'aime bien ton idée de mise à l'épreuve. Si Flavio saisit cette occasion de se racheter et d'être un homme, eh bien... Moi qui l'ai maudit, je pourrais lui pardonner.

(Ils prennent soudain conscience qu'ils se font des illusions.)

Matias : Sauf qu'il ne le fera pas ! Faut pas rêver. Un Rouge comme Flavio ? Aller liquider un vieux marxiste ? Jamais il ne voudra ! Surtout quand c'est son père qui l'ordonne !

Maria : Même pas la peine d'essayer.

Matias : Quoi faire ? *(Regardant sa montre)* Il n'y a pas de temps à perdre. C'est à 8 heures, qu'on va chercher le vieux à l'hôtel pour l'expédier à Cerbère. Et là, il sera trop tard.

Maria : Avec Flavio, ç'aurait été idéal. Mais c'est impossible. Tu dois renoncer.

Matias : Jamais, tu entends !

Maria : Eh, bien, vas-y toi-même, au lieu d'envoyer les autres !

Matias : Mais... José ! Il y a José ! Ton idée peut marcher avec José.

Maria : José ? Si c'est José qui liquide le vieux prof, on a tout à perdre et rien à gagner. Encore une idée à toi.

Et pourquoi envoyer José ? Il y a cinq minutes, tu hurlais que tes deux fils ne valaient pas mieux l'un que l'autre. Pour Flavio, c'est pas nouveau. Mais qu'est-ce qu'il t'a fait, José ?

Matias : C'est vrai, je ne t'ai pas dit. A José, j'ai demandé d'aller s'intégrer au maquis en se faisant passer pour Flavio. L'idée, c'était d'obtenir un maximum d'informations avant de donner l'assaut. Pour une victoire totale et définitive, il faut purger la montagne de ces terroristes. Il est temps de leur donner une leçon. Que cette bande de branleurs apprennent qui c'est qu'a gagné la guerre.

Donc, j'ai eu l'idée d'envoyer José. Un jeu d'enfant, pour un jumeau ! Eh bien, figure-toi, ce petit con de José m'a déçu. Ah, je ne suis pas fier, crois-moi ! Cette poule mouillée a refusé d'y aller !

Maria : Un jeu d'enfant, Matias ?

Matias : C'est pas son jumeau ?

J'espère que ça l'a bien humilié, de se dégonfler. Il veut se distinguer, paraît-il. Eh bien, je vais lui offrir une chance de sauver l'honneur.

(Huit heures sonnent et Matias y fait particulièrement attention.)

Ton idée est bonne, Maria. Je vais mettre José au défi : 'Vas tuer le vieux Juif, si tu es un homme ! Montre que tu as de la race, José. Fais ça pour l'Espagne... Et pour ton père !'

Avec José, ça devrait marcher. On va voir.

(Il sort, laissant Maria au salon.)

Noir
